



Louis Paul Boon (1912-1979) à Alost en 1975,
photo P. Van Den Abeele.

ANARCHISTE, NIHILISTE, VICELARD(ISTE) : LOUIS PAUL BOON

Les idéologies, dit-on, sont mortes, du moins les idéologies communiste, marxiste, léniniste, trotskiste, maoïste: Pasolini le savait déjà en mai 1954, lorsque, dans le cimetière protestant de Rome, il se tenait devant la tombe d'Antonio Gramsci, un des fondateurs du Parti communiste italien.

Mais l'écrivain flamand Louis Paul Boon (1912-1979) le savait dès 1953, lorsqu'il vit enfin paraître *De Kapellekensbaan* (dont la traduction française parut en 1999 sous le titre *La route de la Chapelle*)¹, livre dans lequel il se proposait de décrire «l'essor et le déclin du socialisme».

La route de la Chapelle n'est pas une illustration de cette évolution. Ce n'est pas une démonstration: le livre *montre* cet essor et ce déclin. En effet, l'auteur est un sismographe que Boon lui-même

définissait comme suit: «L'artiste prête forme, l'artiste est l'interprète qui exprime ce que tous les autres ont pensé mais sans avoir le pouvoir de le formuler. L'artiste est le sismographe qui couche par écrit chaque vibration humaine et sociale.»

Nous savons que Boon devint membre du Parti communiste après la guerre - choix d'ailleurs partagé par de nombreux auteurs européens - et qu'il commença à écrire pour *De Roode Vaan*² mais fut congédié dès 1946.

Dans *La route de la Chapelle*, l'alter ego de l'auteur, Johan Janssens, poète et journaliste, s'exprime en ces termes: «mais arrivé à la rédaction, je me suis fait reprocher une fois de plus que mon travail n'était pas bon, car tout ce que j'écris n'est pas comme ce que les autres écrivent... «vive l'originalité, mais pas trop»... mais le pire, c'est que j'ai fait la découverte consternante que je n'étais pas un marxiste comme les autres, mais au contraire un anarchiste, un nihiliste,

un vicelard(iste), et qu'on devrait désormais m'interdire tout contact avec les gens, sauf avec les filles qui se baladent à bruxelles en petite robe d'été... et encore, de loin seulement: car quand elles s'approchent trop près de moi, je vois leurs rides ou une verrue ou un bouton ou autre chose qui ressemble à une maladie et m'annonce leur mort prochaine.» (*La route de la Chapelle*, pp. 32-33)

Dans *La route de la Chapelle*, Boon propose une évocation magistrale de l'essor du socialisme à la fin du XIX^e siècle. Le personnage le plus attirant reste monsieur Brys, le petit comptable timide, idéaliste de la Filature, qui s'exprime en rimes et «qui était sans le savoir un des premiers socialistes». Il crée une mutualité et ne veut pas adhérer aux «sociaux» (c'est-à-dire aux socialistes), mais il sera mis sur la paille et chassé par les «encycliques» (c'est-à-dire les catholiques).

Boon décrit de façon tout aussi magistrale le déclin du socialisme après la Deuxième Guerre mondiale: «et moi, professeur de maisons-lepitre, je vois que le parti social a rassemblé les économies des travailleurs sociaux, et ne sait maintenant que faire de ce capital... car ils ne songent pas à créer un véritable état social, ils ont peur d'un véritable état social, et ils veillent toujours à ne pas être seuls au gouvernement mais à toujours avoir avec eux les vieux encycliques et les vieux libertins: ils ont éveillé le spectre social et ils veulent le remettre dans une petite boîte pour ne s'en servir que lorsque cela les arrange: ils ont appris au peuple que la moralité et l'honnêteté n'étaient que des liens destinés à l'asservir... mais à présent que le peuple a rejeté ces liens, et qu'il vole et ment et trompe et vit dans la débauche et l'adultère, comme seuls le faisaient autrefois les grands... et que donc des 2 côtés, le monde va à vau-l'eau, qu'il est couillonné... les sociaux occupent leur siège ministériel et ils sont trop bêtes pour comprendre en quoi ils se sont trompés.» (*La route de la Chapelle*, p. 303)

Nous savons aujourd'hui comment la richesse, la prospérité, le désir petit-bourgeois de possessions, de sa propre maison (comme Boon l'avait constaté chez sa propre mère), tout ce qu'à présent nous appelons consumérisme a affecté tout un chacun. Ondine Bosmans, dans

La route de la Chapelle, est le personnage de Boon qui incarne à la fois cette ambition brûlante et tragique d'accéder à la bourgeoisie, et l'échec de cette ambition. Ondine est infiniment égocentrique, n'est pas consciente de ses propres intérêts et reste tragiquement aveugle à la véritable émancipation: elle est animée d'une volonté si fanatique de gravir les échelons de la hiérarchie des classes qu'elle devient aussi ignoble que la bourgeoisie.

Après la guerre Boon ne tarda pas à voir clairement que les hordes rouges n'en finiraient pas une fois pour toutes avec la bourgeoisie et que le peuple n'était pas rééduicable. Boon se contenterait désormais... d'écrire. Pour quelques-uns seulement, s'il le fallait. À propos de tout et à propos de ces filles vêtues de leur robe d'été dans laquelle était de toute façon déjà cachée leur mort proche.

Dans la dernière phrase de *Mijn kleine oorlog* (Ma petite guerre)³, livre paru en 1947, Boon lance cette incitation: «Donnez à coups de pied une conscience aux gens». Dans la seconde édition (1960), à un moment où le monde avait irrévocablement changé et où l'Occident se préparait à devenir riche, le livre offrait une autre phrase terminale: «À quoi tout cela avance-t-il?» Entre ces deux phrases s'étale l'œuvre même d'un homme qui était plus anarchiste que socialiste, et non pas un tendre socialiste comme on l'appelle si souvent; un sombre nihiliste qui devenait un homme de plus en plus solitaire et triste, un vicelard(iste) qui collectionnait des milliers d'images de femmes nues et rêvait de jeunes filles.

Je relis Boon et vois sa grandeur: la flaque, la mer, le chaos de ce dont il parle, ni plus ni moins, pour le dire avec les mots du poète néerlandais Lucebert (1924-1994), que «l'espace de la pleine vie». Il a passionnément recherché une autre forme - «mais» dit-il lui-même: «laquelle? Par ex. un roman où on déverse tout pêle-mêle, plouf, comme une cuve de mortier qui tombe d'un échafaudage.» (*La route de la Chapelle*, pp. 18-19)

Si, dans notre monde, tout est en morceaux, si toute cohésion a disparu, il faut laisser la parole à tout le monde, laisser résonner toutes les voix. C'est ce que Boon a fait comme nul

autre. Boon est une polyphonie enivrante. Un fanatisme galopant. Boon est un ton directement reconnaissable et inimitable, une langue de sa propre invention: le boonois.

Boon est également compassion, mais une compassion qui se mord toujours la queue: «Tu vois, à peine as-tu exprimé ta pitié infinie pour ce produit raté qu'est l'homme... ce peu de moisissure qu'est l'homme... ce peu de cancer, physique et moral, qu'est l'homme... à peine as-tu exprimé ta pitié infinie en pensant: nous approchons apparemment de la fin de notre livre et nous devons veiller à étaler un peu de pitié...». (*La route de la Chapelle*, p. 405)

Compassion qui s'arme: «Et vous vous retrouvez là, toi et le fils de johan janssens - qui a dix ans - avec votre pitié infinie: prêts à toujours vous laisser exterminer dans les siècles des siècles amen par ceux qui n'ont auCune pitié infinie. Et le plus beau de tout: que tu ne peux pas leur montrer que tu es empreint d'une pitié infinie envers eux, car alors ils triompheraient pour de bon...» (*La route de la Chapelle*, p. 406) Lui, ou ses héros, dois-je dire en fait, appartiennent aux inadaptés: ils restent à l'écart, sont inférieurs mais se savent meilleurs, même si en fin de compte cela ne leur rapporte rien.

Si j'ai un message pour l'«année Boon», ce sera celui-ci: n'annexez pas cet homme. Ce n'est pas un serf. C'est un artiste de l'évasion. Lisez-le. Relisez-le. Et inclinez-vous profondément.

LUC DEVOLDERE

(TR. M. VINCENT)

À l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Louis Paul Boon, sa ville natale, Alost, organise en 2012 plusieurs présentations et événements (voir www.boon2012.be).

- 1 Cette traduction française est signée Marie Hooghe. Elle a paru aux éditions L'Âge d'Homme à Lausanne (voir *Septentrion*, XXVIII, n°4, 1999, pp. 61-62).
- 2 L'organe du Parti communiste en Belgique. Le pendant francophone de *De Rode Vaan* était *Le Drapeau rouge*.
- 3 La traduction française, signée Marie Hooghe, a paru aux éditions La Longue Vue à Bruxelles en 1986, et une deuxième fois aux éditions Le Castor astral à Bordeaux en 2004.